

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



Bérard, Sylvie. A croire que j'aime les failles et Courdeau, Sonia-Sophie. Ce qui reste sans contour

Sophie Litte

Volume 17, Number 2, 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1074781ar>

DOI: <https://doi.org/10.26522/vp.v17i2.2617>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Litte, S. (2020). Review of [Bérard, Sylvie. A croire que j'aime les failles et Courdeau, Sonia-Sophie. Ce qui reste sans contour]. *Voix plurielles*, 17(2), 196–197. <https://doi.org/10.26522/vp.v17i2.2617>

© Sophie Litte, 2020



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Bérard, Sylvie. *A croire que j'aime les failles*. Sudbury : Prise de parole, 2020. 109 p.

Courdeau, Sonia-Sophie. *Ce qui reste sans contour*. Sudbury : Prise de parole, 2020. 55 p.

A croire que j'aime les failles de Sylvie Bérard et *Ce qui reste sans contour* de Sonia-Sophie Courdeau évoquent l'informe de l'intimité, pour l'une car elle est queer, pour l'autre car elle est femme. Ces deux recueils en vers libres ou en petites proses reprennent la question immémoriale du « qui suis-je ? » et énoncent la réponse que toutes et tous partagent : « je ne sais pas ». Bérard résume cet éclatement d'identité par l'image du voyage : « Je suis partie dans tous les sens / Dans les corps en étoile // Mes mains m'ont suivie / Dans les cinq points cardinaux des doigts / Dans le rayon des mondes ». Courdeau y voit un danger : « J'ai des mains qui ont peur de l'eau. / J'ai des mains qui s'accrochent aux poèmes qu'elles transcrivent. / J'ai des mots qui cherchent un moyen d'imiter les étoiles ».

A croire que j'aime les failles est un manifeste qui réclame et célèbre « les failles festives des carnivals » où l'on se trouve et se perd lorsque les sens se dérèglent et la découverte devient plus signifiante que le soi. Cette déclaration d'amour aux velléités des perceptions et du ressenti est comme le récit d'un voyage lointain, dans les tempêtes de la mer, dans des lieux inconnus où l'on sombre délicieusement et où l'on s'émerveille. La référence littéraire – distincte par le choix de certaines images et par le style – est Arthur Rimbaud, son bateau ivre et sa saison en enfer. Eveil au soi et à ses craquelures, *A croire que j'aime les failles* embrasse le risque et exalte « une esthétique du refus du cours unique, une quête de la prolifération des sources ».

Rien de tel dans *Ce qui reste sans contour*, poème du recroquevillement et du retour sur soi pour mieux saisir les limites du corps – mains, ventre, gorge, tête, vagin – et de l'être, afin de transformer l'incertitude et la souffrance de l'éparpillement en unité désirée mais illusoire : « Tu as sollicité ma main droite pour écrire. La gauche ne faisait pas le poids contre le ciel qui s'effondrait ». Un très beau vers rend compte de l'enfermement dans l'écriture : « J'ai toujours aimé être près du sol, loin des signaux fraternels que je capte du ciel ». Si Bérard propose un manifeste, Courdeau raconte une thérapie, le recollement de morceaux, la reconstitution du corps en un ensemble remembré, le rêve d'un soi sans failles aux contours précisés. Comme on s'en doute, ces efforts de fortitude qui dépendent de la relation à autrui – qu'il s'agisse de l'accepter ou de la refuser – trahissent une fragilité sans fond et un voyage avorté : « Si tu savais comme le bonheur me fait la guerre // J'ai décidé d'écrire sans horizon ».

A croire que j'aime les failles rassurera celles et ceux qui doutent ; invitation au voyage et envie d'écueils, c'est un livre pour les jours moroses. *Ce qui reste sans contour*, lui, n'est pas pour les faibles – à lire un jour de grand soleil lorsqu'aucun « souvenir [nous] assombrit ».

Sophie Litte